



Mots. Les langages du politique

86 | 2008

Toponymes. Instruments et enjeux

Clarisse Herrenschmidt, *Les trois écritures. Langue, nombre, code*

Valérie Avérous Verclytte



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mots/13872>

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2008

Pagination : 122-126

ISBN : 978-2-84788-129-5

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Valérie Avérous Verclytte, « Clarisse Herrenschmidt, *Les trois écritures. Langue, nombre, code* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 86 | 2008, mis en ligne le 30 mars 2010, consulté le 12 octobre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/mots/13872>

expliquer au lecteur profane les enjeux scientifiques des sujets abordés. Un impératif d'autant plus fort pourtant que, le dossier étant pluridisciplinaire, il ne s'adressait a priori pas à un public de spécialistes.

Thomas Frinault
CRAPE, IEP de Rennes

Les trois écritures. Langue, nombre, code

Clarisse Herrenschmidt
2007, Paris, Gallimard, 510 p.

« Les mots nous disent ce que nous, en tant que société, nous croyons qu'est le monde », écrit Alberto Manguel dans son livre consacré aux mots et au monde (2000, p. 15). Jorge Luis Borges ne pensait-il pas que l'univers pouvait se confondre avec une vaste bibliothèque (1995, p. 111) et que la clef se situerait peut-être dans les caractères de l'alphabet ?

Clarisse Herrenschmidt, linguiste et anthropologue, nous invite à revisiter l'écriture des langues¹, le langage des nombres (en tant qu'entité arithmétique) et l'encodage informatique, non pas du point de vue du sens, mais selon un certain rapport entre la façon d'écrire et la façon de penser : « Nous cherchons les structures : comment certaines écritures notant les langues instaurent, expriment et expliquent le rapport des choses du monde et des choses du langage tel que l'ont vécu les vivants qui s'en servaient. » (p. 18-19) Un voyage dans le temps et dans l'espace dont elle déplore les limites, puisque les territoires visités se limitent à la Mésopotamie, l'Iran, la Méditerranée orientale et le monde grec, l'Europe et les états-Unis pour la période récente. Le chinois, vraisemblablement la seule écriture non alphabétique encore en vie (Marchand, 2002, p. 14), n'est donc pas étudié, mais cela est consistant avec l'approche revendiquée par l'auteur de se limiter à l'« Occident ».

Des civilisations littéraires telles que la Perse, la Grèce, l'Italie et la civilisation juive, nées à partir du deuxième millénaire avant notre ère, sont toujours vivantes. La naissance des fondements graphiques du Proche et Moyen-Orient, de l'Europe et de l'Occident modernes – sans oublier l'Inde ou la Chine – relève de l'histoire très ancienne, mais « cette Antiquité, qui paraît si lointaine, ne l'est point au regard des écritures » (p. 102) et cela rend encore plus passionnant le voyage.

L'histoire inventive des langues, qui constitue la première partie de l'ouvrage, débute vers 3300 avant notre ère et s'achève au plus tard vers 750 avant notre ère avec l'alphabet grec complet.

1. Et l'apprentissage de l'écriture et de la lecture, dans une critique acerbe de l'enseignement « global », qui figure dans les p. 62-63 de l'ouvrage.

Cette « étrange chose » (Claude Lévi-Strauss, 1998, p. 352) qu'est l'écriture consiste à « transférer, faire passer la parole orale ou intérieure à la fixité des signes graphiques » (p. 11). Mais il y a plus : l'écriture est « un ensemble de signes dont la valeur peut être identifiée à juste titre par une autre personne que celle qui les traça. Il y a écriture quand, le scripteur absent, une autre personne peut lire et connaître le contenu du texte » (p. 75).

Dans ce sens, l'écriture rend le langage visible, et de ce point de vue, toutes les langues se ressemblent. Pourtant, elles n'agissent pas de la même façon. L'auteur veut montrer que des écritures différentes instaurent un rapport différent entre les choses du monde et celles du langage, ce qu'elle appelle le contexte. Par l'étude du protoélamite, du sumérien et de l'akkadien, de l'alphabet consonantique sémitique à l'alphabet grec, elle postule que « l'écriture s'est lentement introduite dans le contexte et l'a entamé, pointant la distance qui sépare les choses du langage des choses du monde » (p. 16).

L'écriture à logogrammes et idéogrammes, telle qu'on peut la trouver chez les Sumériens, maintient visible l'union des choses du monde et des choses du langage, le contexte. Toutes proportions gardées, on peut évoquer l'affiche, signée Capiello, de 1931 sur le « bouillon KUB » : on y aperçoit une tête de bœuf vue de face, à l'allure réaliste, où l'animal ne présente pas le produit : il participe de son essence (Christin, 1984, p. 65). En fait, la Mésopotamie sumérienne a fait le choix de l'accord des choses du monde et des choses du langage.

Les cultures sémitiques alphabétiques ont, pour leur part, inscrit le monde dans la langue. L'alphabet consonantique, sans signe vocalique (soit une écriture basée sur les racines des termes, sans usage de voyelles – ou tout au plus des indications de voyelles), fait adhérer le monde à la langue, qui constitue ainsi un concentré du réel tel qu'il est écrit. Le monde est contenu dans la langue et son savoir, hormis le nom de Dieu.

Au plus tard au milieu du 8^e siècle avant J.-C., des locuteurs de langue grecque empruntent l'alphabet consonantique aux Phéniciens, puis l'adaptent. La forme graphique et l'ordre des lettres en attestent : la séquence *alph, bayt, gaml* donne en grec *alpha, bêta, gamma*, puis notre mot *alphabet*. Comment expliquer le recours à une graphie vocalique en grec ? Tout simplement par une raison d'ordre logique : l'*alpha* privatif initial faisant basculer un mot d'un sens positif à un sens négatif, il était nécessaire d'employer une graphie pour les voyelles. Mais l'originalité de la langue grecque² ne réside pas tant dans la notation des voyelles que dans ses capacités à créer l'illusion qui consiste à écrire et lire de la parole. L'écriture grecque donne à voir la décontextualisation. Les choses du monde et les choses du langage sont désormais désunies.

2. Pour une lecture « politique » de la réforme de l'alphabet grec à Athènes à partir de 403 av. J.-C., voir p. 162 et suivantes.

L'introduction de l'alphabet complet révolutionne l'acte de la lecture et de la compréhension. La lecture devient linéaire, il n'est pas nécessaire de voir le signe qui suit pour déterminer à quoi correspond celui qu'on lit. D'où sa ressemblance avec la parole. « Au contraire de ce qui se fait avec les alphabets consonantiques, la lecture de l'alphabet complet ne nécessite pas la langue : c'est la compréhension qui l'appelle » (p. 123). Et l'auteur de rappeler que nous avons tous fait l'expérience de lire une phrase difficile, sans la comprendre. Autrement dit, avec l'alphabet complet, « lire n'est pas identique à comprendre ».

Pour l'auteur, en outre – et tel est l'objet du chapitre 5 –, il est possible de rattacher l'écriture (dans ses aspects matériel et linguistique) à la construction des mythes dans la culture mésopotamienne d'expression akkadienne, la culture hébraïque selon la Bible et la culture grecque dans l'œuvre d'Hésiode (et plus précisément la naissance de la femme).

L'écriture monétaire arithmétique constitue la seconde partie de l'ouvrage (chapitres 6 à 10) et traite les nombres non comme des unités linguistiques (les nombres ont des noms dans les langues) mais comme des entités arithmétiques. Cette écriture a commencé vers 620 avant notre ère et s'est terminée avec la séparation, sous l'administration Nixon, du dollar américain d'avec l'or, le 15 août 1971. L'auteur veut démontrer que la monnaie frappée, « remplissant un rôle de médium d'échange et de communication un peu à la façon d'une langue, fut le vecteur d'une formation symbolique majeure, [qu'elle] appelle le langage non artificiel écrit des nombres, de la figuration et des calculs » (p. 225). Autrement dit, l'articulation entre le calcul savant, les recherches scientifiques, la mathématisation, la mécanisation, s'est faite par le biais des monnaies, de l'écriture des nombres et de la valeur des signes qu'elles portent.

La troisième révolution graphique a commencé entre 1936 et 1948 avec les débuts de l'écriture informatique, puis en 1969 avec l'écriture réticulaire. L'écriture informatique débute par les travaux d'Alan Turing ; elle ne s'intéresse d'abord qu'aux nombres et aux calculs pour passer au traitement, avec les mêmes machines (on est loin de la machine à écrire du type Remington), de toutes sortes de langues, graphiques, dessins, sons... « L'ordinateur est une machine électronique à programmes enregistrés, qui fonctionne de façon séquentielle, en une succession d'états physiques, selon le passage ou l'absence du courant électrique. » (p. 393) L'ordinateur traduit les données en nombres ; les nombres eux-mêmes sont traduits en base 2, grâce au passage ou à l'absence de courant électrique, ce qui constitue les bits (*binary digits*). Comme le rappelle l'auteur avec humour, tout utilisateur d'un ordinateur avec un simple traitement de texte travaille avec un bureau du chiffre : nous sommes tous dans la lignée des héros de John Le Carré.

Mais au-delà de son aspect technique, qui est méticuleusement abordé par l'auteur, quelles sont les caractéristiques induites par l'encodage infor-

matique ? Si le type d'écriture des langues et la façon de concevoir le langage monétaire (et donc les chiffres) modifie notre perception du monde, qu'en est-il de cet outil omniprésent ?

Sur le plan de la forme d'abord, il y a un monde entre un papyrus et un cd-rom ; par ailleurs, un document informatiquement conservé n'existe que par bribes disjointes et peut être modifié, dupliqué, retouché... Ce n'est plus de la matière, mais un état de la matière.

Par ailleurs, la particularité de l'informatique réside dans la forme logique binaire systématiquement mise en œuvre par l'ordinateur. « J'entends par là que si l'informatique transforme nos usages de l'écriture et de lecture, elle transforme aussi – surtout ? – nos pratiques de pensée dans le sens de la réponse réflexive à toute question en OUI / NON. » (p. 408) Qui plus est, l'informatique appelle la simulation et le simulacre. L'auteur dessine les contours de ces notions grâce à quelques exemples et en déduit des conséquences pour l'utilisateur. Simulacre, par exemple, que la page affichée à l'écran, alors que son existence « réelle » est toute autre (ce ne sont que des codes binaires) : je décide (à l'écran) de sauter une ligne, de justifier les paragraphes ...

Mais ce n'est pas tout. Du simulacre naît la simulation. « D'une part, nous travaillons sur un document qui est un simulacre et notre travail est une action sur le simulacre ; cette situation de travail implique une relation à l'écrire où le regard agit comme puissance majeure, qui fait couple avec le simulacre dans l'action de la simulation. De cette apparente transparence naît l'impression que la machine et le cerveau "se comprennent". » (p. 399) D'autre part, ce que produisent l'écran, puis l'imprimante, ressemble au résultat que l'on trouve dans les livres, les journaux : il est alors possible, postule Clarisse Herrenschildt, de distinguer deux types d'auteurs. D'un côté, ceux qui se laissent séduire par le simulacre, ceux qui succombent à « la belle apparence rapidement obtenue : tout est si vite si beau » (p. 399). De l'autre, ceux qui sont happés par la simulation, qui succombent à l'emprise de la retouche infinie. Et la question est loin d'être triviale, car si l'usage d'un ordinateur est à la portée de tous, « par la porte du simulacre et de la simulation, l'informatique divise les utilisateurs selon leur culture » (p. 400), car corriger, c'est savoir.

Par le biais de personnages mis en scène autour du globe, enfin, l'auteur explore l'univers Internet, ses formes et ses conséquences.

Rappelons, en guise de conclusion, que l'apparition de l'écriture est liée à la formation des cités et des empires, « c'est-à-dire l'intégration dans un système politique d'un nombre considérable d'individus et leur hiérarchisation en castes et en classes » (Lévi-Strauss, 1998, p. 354). à l'origine, l'écriture n'est pas destinée à produire des Flaubert, mais à tenir des comptes et à contrôler un territoire ...

Internet, dont la naissance est liée à l'armée, fait aujourd'hui figure, pour bon nombre d'individus, d'espace de liberté. « Née comme une arme au service du pouvoir, l'écriture ne devient que lentement un instrument de libération pour tous ceux-là qui n'avaient ou n'ont pas encore accès à la connaissance. » (Godart, 1990, p. 234)

Valérie Avérous Verclytte
IEP de Paris
verclytte.valerie@wanadoo.fr

Références

- BORGES Jorge Luis, 1995, « La biblioteca de Babel », *Ficciones*, Buenos Aires, Emecé.
- CHRISTIN Anne-Marie, 1984, « Retour aux idéogrammes : l'affiche publicitaire française dans les années 1930 », *Langages*, n° 75, vol. 19.
- GODART Louis, 1990, *Le pouvoir de l'écrit. Aux pays des premières écritures*, Paris, Armand Colin.
- LÉVI-STRAUSS Claude, 1998, *Tristes tropiques*, Paris, Plon.
- MANGUEL Alberto, 2000 [1998], *Dans la forêt du miroir. Essais sur les mots et le monde*, Arles, Actes Sud / Leméac.
- MARCHAND Valère-Marie, 2002, *Les alphabets de l'oubli. Signes et savoirs perdus*, Paris, Alternatives.

Politiques et usages de la langue en Europe

Michael Werner
2007, Paris, Maison des sciences de l'homme, 258 p.

Issu d'un colloque organisé par le Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'Allemagne (CIERA) à Paris en décembre 2004, l'ouvrage dirigé par Michael Werner rassemble les contributions de spécialistes européens de littérature, de linguistique, de science politique, de philosophie, d'histoire et de sociologie autour d'une problématique cruciale : celle des langues et de leur gestion à l'heure de la mondialisation.

L'apport majeur de cet ouvrage consiste à avoir su aborder cette question de manière pluridisciplinaire alors même que les questions linguistiques demeurent encore très souvent le privilège des spécialistes de science juridique ou de sociolinguistique. Le choix de la pluridisciplinarité permet d'envisager la question linguistique sous un angle novateur : les langues étant considérées non pas seulement comme des systèmes organisés de signes, mais aussi et surtout comme des pratiques sociales et culturelles, ce livre met en